

**La Chorale des Salles de Garde****Pascale Amate, IHP**

Difficile de succéder à d'aussi illustres et talentueux prédécesseurs... Créée en 1992 par Jean-Michel Graciès, dont la voix magnifique vient nous soutenir encore parfois, la chorale des salles de garde parisienne a rencontré un vif succès lors de ses premières représentations au bal de l'internat. Elle s'est développée par la suite, sous la direction de David Cattan, Alexis Dionyssopoulos, Emmanuel Bolelawski, Agnès Guerre, Pascal Simon, et enfin Charles-Marie Bera.

**Son objectif ? Réunir régulièrement internes, externes, fossiles, pour le plaisir de chanter ensemble paillardes traditionnelles ou créées pour des occasions spéciales.**

**Mais comment en vient-on à participer à une telle chorale, puis à la diriger ? Pour ma part, je n'ai aucune formation musicale. Je ne joue pas d'instrument, je n'ai jamais fait de solfège. J'aime chanter, tout simplement. Et j'aime la musique.**

J'ai baigné dans la musique classique durant toute mon enfance. Grâce

avec stupéfaction que mon père et ma mère connaissaient plusieurs paillardes, qu'ils se sont mis à entonner gaillardement à tour de rôle. Quand je leur ai demandé où ils les avaient apprises, alors qu'ils avaient fait leurs études en fac de lettres, ils m'ont répondu qu'ils avaient fréquenté des étudiants en médecine, ceux-ci étant connus pour être de joyeux fêtards. Et puis en fin de 2<sup>e</sup> année, j'ai découvert la Faluche<sup>1</sup>, où les paillardes ont une place essentielle. Ces chansons gaillardes s'associaient pour moi parfaitement à la notion de fête et de joie de vivre. Mais la Faluche m'a également fait découvrir le monde associatif, où je me suis investie à fond pendant plusieurs années, et dans lequel je crois que je conserverai les plus beaux souvenirs de ma vie étudiante.

J'ai assisté à mon premier tonus à cette époque, invitée à participer à une garde noire d'externe (que je n'étais même pas encore...), et j'ai alors constaté, d'une part que mon expérience dans la Faluche m'avait donné une base notable de paillardes, et d'autre part que la plupart des internes ne connaissaient pas ou très peu ces chansons, ce que je trouvais regrettable. J'ai eu notamment la chance d'assister à deux enterrements<sup>2</sup> grandioses, celui d'Henri Lelièvre puis de Raphaël Touilly. Ces premiers contacts avec la salle de garde ont été une révélation, et j'ai su dès cette époque que j'y participerai activement une fois interne.



**Cinq internes de la Chorale des Salles de Garde invités à chanter avec le Professeur Maurice Laude à l'Adamap.**

à ma mère, qui, en dépit de ses moyens limités, constituait patiemment une CD-thèque de mélomane avertie, et m'en faisait profiter tout au long du week-end. Grâce à la danse classique également, que j'ai pratiquée pendant très longtemps.

**Le plaisir de chanter m'a été transmis également par ma mère.** A l'église le dimanche, je m'émerveillais de l'harmonie créée ensemble, lorsqu'elle chantait en 2<sup>e</sup> voix, et pour ma part j'essayais de soutenir fermement ma partie. Une éducation à mille lieux des paillardes, me direz-vous ? Et bien non. J'ai découvert mes premiers textes de chansons paillardes dans notre bibliothèque familiale, sous la forme d'un livre de chansons de salle de garde illustré par Dubout. Un peu choquant au premier abord, mais tellement drôle dans ses illustrations, et joyeusement truculent !

En 1<sup>e</sup> année de médecine, mon professeur de biologie, le Pr F., avait à cœur d'enseigner en fin de semestre à ses étudiants une chanson paillarde, afin que la tradition ne se perdît pas complètement. J'ai donc appris « *Les trois orfèvres* » sur les bancs de P1. Cette tradition m'a aussitôt séduite, et m'a donné envie d'apprendre d'autres chansons. Ayant évoqué ce cours un peu particulier avec mes parents un dimanche midi, j'ai découvert

**Et pour cause. Econominette<sup>3</sup> en 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> semestre, outre le fait d'essayer de chouchouter mes administrés, en améliorant le quotidien autant que possible, j'ai essayé d'entretenir cette tradition de chansons paillardes parmi les internes que j'ai cotoyés.** Pour quelques bien-pensants choqués par ces paroles, heureusement la plupart en appréciaient l'humour, et apprenaient volontiers de nouvelles chansons, qu'ils connaissaient souvent de nom.

**Mon premier contact avec Le Plaisir des Dieux remonte à mon 5<sup>e</sup> semestre, fin 2008, où j'ai assisté à mon premier Diner d'Economes.** J'ai eu le plaisir d'assister au magnifique enterrement de Laure Giraud et Christophe Bazin, tous deux au bureau du Plaisir des

1 Association folklorique étudiante. <http://www.faluche.info/>

2 Cérémonie marquant la fin du cursus d'un Interne au cours du «tonus de sortie», comportant un numéro de chansonniers composé et chanté par des «collègues fossoyeurs» plus ou moins choisis par celui qui deviendra «fossile», une fois qu'il leur aura «répondu».

Un enterrement réussi est fait d'un programme à l'humour vache et sans concession de la part des deux parties, mené avec esprit et talent.

3 Interne femme assistante de l'Econome. L'économe est un interne, homme ou femme, coopté pour diriger la salle de garde d'un hôpital pendant un semestre. Siégeant à laplace d'honneur de la salle de garde au repas, il est doté de pouvoirs dictatoriaux sur ses collègues.

Dieux à cette époque, et, loin d'être « *encore pire qu'un tonus* », selon la rumeur, j'ai apprécié pleinement ce Diner d'Economes, orchestré magistralement, et dans les plus fidèles rites des salles de garde.

**Mon Econome, Franck Atlan, que j'avais accompagné à ce diner, a alors eu la merveilleuse initiative de proposer d'accueillir la Chorale dans notre salle de garde de St-Vincent de Paul.** Merveilleuse initiative pour moi en tout cas, car je souhaitais participer à cette chorale depuis longtemps, connaissant son existence par le site internet du Plaisir des Dieux, mais ne sachant ni le lieu ni les dates de ses réunions.

La première à laquelle j'ai assisté a réuni quatre personnes. Sous la férule du talentueux Charles Marie Bera, Kappelmaester depuis déjà quatre ans, j'ai découvert le plaisir de chanter, et non pas brailler, comme j'en avais trop eu l'habitude en Faluche, ces chansons. J'ai découvert également les créations de la chorale, dont les textes me font toujours autant rire et admirer l'imagination de leurs auteurs. Et ayant pourtant un répertoire déjà bien fourni, j'ai eu le plaisir d'apprendre des chansons traditionnelles que je ne connaissais pas.

**Je crois que Charles Marie a commencé à m'envisager comme son successeur dès ma première participation à la chorale, quand j'ai chanté de mémoire « La Chanson de Bicêtre ».** J'ai résisté pendant un an à sa proposition, estimant que je n'avais absolument pas les connaissances musicales permettant de diriger et de faire progresser la Chorale. Il faut dire que Charlie avait placé la barre très haut : d'une voix puissante, il avait le don de lancer les chants à un ton accessible pour tous, nous accompagnait régulièrement au piano, et en tout cas très régulièrement en seconde voix. Sans parler de sa prestance. Avec ma voix de soprano dimensionnée pour une souris, ne serait-ce que pour cette raison, je me voyais mal prendre sa succession.

Mais alors qu'il parlait de se retirer depuis longtemps, un jour la menace a pris corps : il partait en province. Et il n'y avait aucun volontaire parmi les « anciens » du Plaisir des Dieux pour reprendre la direction de la chorale. Ne voulant pas voir se perdre cette institution, et poussée par Christophe Bazin, j'ai alors **accepté timidement de reprendre le flambeau, en février 2009.** Au fil des mois, j'ai constaté avec joie que les rangs grossissaient, réunissant régulièrement de nouveaux jeunes économes désireux de se former aux chansons et aux battues<sup>4</sup> (et qui sont revenus régulièrement par la suite), des fossiles qui appréciaient toujours autant de venir chanter, des nouveaux parasites (personnes non médecins ou pharmaciens) qui sont devenus des fidèles de la chorale... Je crois que ma plus belle chorale a été le jour où Jean-Michel Graciès, fondateur de la chorale (et très pris par ses activités de chef de service et d'universitaire), et Charles Marie, de passage sur

4 Les battues sont des manifestations bruyantes et rythmées le plus souvent par des mouvements de couverts, sanctionnant des faits heureux ou malheureux au cours d'un repas d'internes, imposés par l'économe ou l'économine. Les plus courantes sont la « centrale » et la « périphérique ».

Paris, sont revenus chanter un soir avec nous. Nous avons eu aussi, grâce à l'effort permanent de Sabine Marès pour communiquer sur les Salles de Garde, de fantastiques opportunités de nous faire connaître, via deux reportages radio et télé. **Nous avons même été invités par l'ADAMAP, et c'est pour nous une grande victoire que d'être reconnus comme utile par une instance en lien avec l'AP-HP.**

**Aujourd'hui, la Chorale se réunit environ une fois par mois. Nous chantons notre plaisir de vivre, notre amour de la bonne chère, du bon vin, et du sexe, meilleure arme contre la morosité et la mort. Nous chantons aussi notre quotidien, nos désillusions et nos moqueries. Et je continue à croire en mon objectif : perpétuer cette tradition, et faire vivre ces chansons. ■**



Claire Raquillet et «sa» fresque de Robert Debré

#### PORTAIT DE FEMME

### **Dr Claire Raquillet, AIHP, Chef de clinique-Assistant Ancienne économe de salle de garde**

J'ai interviewé Claire Raquillet à deux reprises pour le compte de l'Internat de Paris dans le cadre d'un dossier sur la recherche médicale au XXI<sup>e</sup> siècle publié en 2008. Fille des années 80, femme jusqu'au bout des ongles, elle est d'abord un médecin qui a opté pour la chirurgie pédiatrique dont on sait qu'elle évolue vers la microchirurgie du fœtus la plus minitieuse et l'une des plus stressantes. Je la retrouve aujourd'hui sur la voie d'un poste de Praticien des Hôpitaux plein temps; elle même de front son activité professionnelle et une deuxième grossesse. Elle prépare deux posters pour un congrès, car elle est une scientifique confirmée depuis qu'elle a été la lauréate de la bourse de l'AAIHP en 2005.

«*Quand je suis devenue étudiante en médecine, je voulais être comme mes aînés et j'ai été heureuse de chanter le répertoire.*» Interne, elle a tellement aimé la vie de salle de garde qu'elle a été économinette puis économe à plusieurs reprises et on lui doit d'avoir fait peindre des fresques sur les murs de la salle de garde de l'hôpital Robert Debré. Inspirées par les personnages de «*Star War*», elles sont lumineuses et polychromes et, si elles se veulent érotiques, elles n'ont pas le label porno-sale. .../...

**JFM' : CLAIRE RAQUILLET, au jour de l'interview de 2007, vous étiez titulaire d'un mastère sponsorisé par une bourse de l'AAIHP, et vous effectuiez un neuvième semestre d'internat dans le service de chirurgie pédiatrique de Yann Révillon aux Enfants Malades. Un an plus tard, vous êtes chef de clinique-assistant chez Alaa ElGhoneimi à Robert Debré. Est-ce un choix professionnel définitif ?**

Claire Raquillet : Oui, et ce choix est déjà très ancien dans mon enfance. Bien que fille cadette d'une famille de charcutiers, d'origine italienne et sans médecins, j'ai toujours voulu être médecin. J'aimais les sciences naturelles et, comme beaucoup d'enfants, j'ai opéré mes poupées ! J'ai fait un bac scientifique et passé le PCEM-1 pour entrer à la Faculté de médecine Bichat-Beaujon, après avoir prospecté pour savoir où il y avait le plus de modules de biologie et le moins de sciences fondamentales. Dès le PCEM-2, j'ai su que je voulais être chirurgien. J'aime l'action rapide et directe dans l'acte chirurgical et j'ai besoin d'y « mettre la main ». Nommée au 500ème rang, région Nord, j'ai pu choisir l'orientation chirurgicale. J'ai commencé par des semestres de chirurgie d'adulte mais, très vite, j'ai été attirée par les enfants et le « mou ». J'y ai consacré la seconde moitié de mon internat. Actuellement, je suis chef de clinique-assistant des Professeurs Yves Aigrain et Alaa El Ghoneimi, à l'hôpital Robert Debré depuis le 1er octobre 2007.

**Vous êtes née en 1975. Etes-vous satisfaite de ce parcours linéaire ?**

CR : Il ne l'est qu'en apparence car, à la rentrée en DCEM-3, j'ai été attirée par la proposition de passer un trimestre à Parme, dans le cadre du programme Erasmus. J'ai été heureuse de découvrir la terre de mes ancêtres, de rencontrer des gens nouveaux... et de constater que ce n'est pas si mal en France. Au retour, je me suis retrouvée déconnectée vis-à-vis de mes camarades, ce qui m'a fait perdre un an pour ma nomination à l'internat. J'avais quitté la Fac et des étudiants dilettantes qui s'étaient transformés en bêtes à concours pendant l'été. Ils étaient inscrits en conférence depuis septembre et je me suis trouvée larguée pendant le reste de l'année, d'où un échec au premier concours.

**Vous y avez sans doute gagné en maturité puisque vous avez été la première boursière de l'AAIHP pour le financement de cette année de recherche qui vous a valu l'estime et la reconnaissance du jury pour la qualité de votre travail et du compte-rendu que vous avez bien voulu spontanément lui adresser. Sera-t-il prolongé par une thèse de doctorat es-sciences de la vie sur le même sujet ?**

CR: J'avais sûrement des prédispositions personnelles pour faire de la recherche, mais elles se sont concrétisées à l'âge du mastère. Bien conseillée par mon patron, je n'ai pas eu de problèmes pour trouver un sujet qui me plaise. Je me destine à la sous-spécialité d'urologie pédiatrique. A ce titre, le protocole de création d'un modèle original d'urétérohynonéphrose chez des souris sauvages nouvelles-nées a été une entreprise passionnante puisque je gérais mon modèle de A à Z, depuis l'anesthésie, la technique microchirurgicale, l'urodynamique, l'IRM, les prélèvements jusqu'à l'histologie rénale, sur des souris pesant trois grammes. Maintenant, sur le plan du confort financier de mon existence pendant cette période, ce ne fut pas simple jusqu'à ce que je reçoive le chèque de l'AAIHP ! Au début, je faisais des vacances de recherche clinique à Robert Debré et des gardes.

**Comment ressentez-vous affectivement l'implication personnelle dans un programme de recherche de chirurgie pédiatrique moderne ?**

CR: Comme une majorité d'étudiants de ma génération, je ne me suis pas lancée de gaieté de cœur dans la recherche. Il faut consentir des efforts sociaux et financiers frustrants à un moment où on quitte l'adolescence et vaincre l'angoisse générée par l'incertitude des résultats à obtenir pour valoriser son projet. D'où l'importance du mentor et du soutien extérieur. Trop souvent dans mon parcours, des aînés ont essayé de me décourager par des arguments négatifs, parfois dévastateurs si on n'est pas bien ancré dans la réalité, du genre « la médecine, c'est un métier foutu ! », « la chirurgie n'a plus aucun avenir ! »...

**L'avenir de la chirurgie des enfants malades ne vous inquiète-t-elle pas ?**

CR: Non, et ce sur plusieurs plans. D'abord la génération à laquelle j'appartiens veut connaître les mécanismes des affections et cela va jusqu'à l'infiniment petit puisque cela touche à la génétique. Bien sûr, c'est une responsabilité angoissante de dépister, dès le stade embryonnaire ou foetal autant de malformations dont on ne sait pas toujours ce qu'il adviendra de l'enfant qui les porte. Je me donne le rôle de le ré-axer par une intervention adéquate pour qu'il puisse vivre dans son milieu familial et social la vie « normale» qu'il souhaite. Notez bien que je me place dans une optique laïque et non pas religieuse pour m'adapter à ce concept. Je n'ai aucune appréhension, bien au contraire, à opérer les préma aussi bien que les enfants plus grands, puisque, maintenant, la chirurgie pédiatrique s'exerce en groupe pluridisciplinaire – pédiatres, généticiens, radiologues, éthiciens, notamment - avant que la décision collégiale d'opérer ou de s'abstenir ne soit prise pertinemment.

**Que devient le projet scientifique qui vous fit boursière ?**

CR: Il se poursuit par délégation à un autre chercheur dont je suis la progression.

**Sans sombrer dans le journalisme du cœur, comment vit-on aujourd'hui la profession chirurgicale quand on est une jeune femme ?**

CR: Beaucoup mieux qu'on ne le croit. La moitié au moins des chirurgiens pédiatres sont des femmes. Mon compagnon est également chirurgien.

**Comment avez-vous vécu la transition entre les situations d'interne et de chef de clinique ?**

CR: Très bien en ce qui concerne l'activité clinique et chirurgicale. Le CCA ne « tourne » plus et voit les internes suffisamment longtemps pour les connaître et participer à leur formation, pas assez quand ils sont bons! J'ai maintenant l'impression d'avoir « mes malades », puisque je peux les suivre en consultation. Dans les staffs, le chef a plus d'autorité pour énoncer un argument pertinent et plus de responsabilité dans l'exécution opératoire, une fois l'indication chirurgicale d'intervenir posée. Par contre, le futur chef n'est pas préparé durant l'internat à assumer le programme universitaire d'enseignement; il faut acquérir l'autorité sur des étudiants pour capter leur attention, il faut donner de la voix...

**... oublier qu'on est une «petite bonne femme» quand on se tourne vers le tableau pour dessiner? Vous n'êtes pas spécialement timide et vous avez été une interne de choc, activement impliquée dans le folklore de la salle de garde, ce qui implique beaucoup d'abattage!**

CR: C'est vrai! J'ai adoré la vie d'interne en salle de garde. Le métier est suffisamment dur pour qu'on puisse se défouler en faisant parler, chanter, écrire et déclamer des poèmes. J'ai exercé à plusieurs reprises les fonctions d'économiste de salle de garde. Je continue de fréquenter assidûment celle de Robert Debré où j'ai le plaisir de contempler les fresques murales à la conception desquelles j'ai participé. Il est vrai aussi que les hôpitaux pédiatriques et leurs effectifs de salle de garde sont peu nombreux à Paris. De ce fait, les internes et les chefs se connaissent tous et se retrouvent ça et là au fur et à mesure des changements semestriels ou annuels, sans compter quelques fossiles, bien entendu.

**Et le hard core ne vous fait pas froid aux yeux! Quand, il y a un an, je vous avais demandé si vous connaissez le nom des chirurgiens qui occupèrent le bâtiment de la Clinique Chirurgicale Infantile aux Enfants-Malades, avant Claire Fékété et Révillon, vous aviez cité Denys Pellerin... Avant vous ne saviez pas. Quelle vision avez-vous de l'histoire de la médecine ?**

CR: J'aime bien lire tout ce qui touche à la médecine mais je n'ai pas en tête de modèle littéraire ou cinématographique qui s'impose à ma mémoire. J'aurais bien aimé avoir des cours d'enseignement d'histoire de la médecine, à condition qu'ils soient instructifs et intéressants. Il est important d'avoir des modèles, pour savoir ce que l'on pourrait être et, peut-être davantage, ce que l'on ne veut surtout pas être. ■